



CHAPELLE SAINT-ESPRIT.

(chapelle de l'ancien hôpital Laënnec) 3 rue Etienne Goumelen QUIMPER -

BULLETIN de LIAISON des « Ouvriers du Saint-Esprit ».

- affiliée à l'association « Œuvre de Saint-Joseph » -

N° 31 du 15 décembre 2019 Rédaction : Jacques Pensec 10 rue du Port 29750 Loctudy.

Courriel : saint.esprit.chapelle@sfr.fr

<http://lesouvriersdubondieu.com>

CONTE DE NOËL.

Je suis une jolie chapelle, perdue dans la grande ville de Quimper, sur la colline de Creac'h Euzen. J'ai eu les honneurs de la presse en l'an 1731. Les cloches de la cathédrale toute proche ont chanté avec ma petite cloche lors de mon inauguration, autant dire mon baptême.

J'ai commencé mon existence entourée de beaucoup de jeunes. Il en venait de tous les villages, du moindre petit hameau du diocèse. Ils étaient habillés souvent en noir. Aux pieds, ils avaient des sabots de bois, des « botoù-koad » disaient-ils. Certains étaient cloutés : cela faisait beaucoup de bruit mais c'était la vie. Puis ces jeunes ont disparu.

Alors, j'ai vécu au rythme de l'histoire de ma bonne ville de Quimper.

J'ai écouté tous les murmures des personnes qui montaient mes marches ou venaient me rejoindre par les couloirs de l'hospice puis de l'hôpital.

J'ai souri aux tout petits, à tous les tout petits, ceux avec maman et papa et ceux sans maman ni papa que l'on venait me présenter. J'ai souri 3816 fois à ces enfants sans maman ni papa : vous voyez que j'ai de la mémoire.

J'avais aussi beaucoup de visiteurs, les vieux et vieilles de l'hospice, puis les malades jeunes ou moins jeunes qui venaient se faire soigner à l'hôpital. Je recevais surtout des demandes des malades : ils voulaient guérir, rentrer chez eux, dans leur ferme ou leur jolie maison de la ville.

Certains venaient me voir parce que chez moi, le plafond est haut, pas comme dans leur cellule, et que le soleil, à travers les vitraux, éblouissant de clarté, met de la joie au cœur.

Parfois, les visiteurs venant de l'hospice, en avaient assez de la vie et me demandaient de les aider pour partir dans les étoiles. Ils voulaient voler avec les anges, me disaient-ils.

Celui qui partait vers les anges, aimait bien venir, entouré de famille et amis, me dire au revoir.

J'étais triste de leurs misères, de leur tête pas bien en place parfois. Je me laissais souvent attendrir. Je faisais un clin d'œil à la Vierge sur son autel pour qu'Elle pense à eux. Mais je ne pouvais pas plus. Mes petits amis repartaient soit avec le

sourire dans les yeux, soit les larmes à fleur des cils. Le soir venu, je réunissais tous les saints de la chapelle y compris saint Athanase qui était notre voisin. Ensemble, nous échangeons nos prières et nos souhaits pour les visiteurs de la journée.

Ah, j'oubliais de vous parler du personnel qui avait la responsabilité de soigner et de guérir tout ce monde. C'était des personnes dévouées et travailleuses. Quelquefois, certaines venaient également passer un petit moment avec moi : elles venaient humer l'air doux et calme de la chapelle pour, peut-être, échapper à l'ambiance parfois difficile de leur métier.

Un jour, un monsieur est venu me voir. Il m'a trouvé belle et l'a dit tout haut : « Qu'elle est belle ». Depuis ce jour, je suis une chapelle « inscrite ». Personne ne m'a expliqué sur quel livre j'étais « inscrite », mais je suis « inscrite ». J'ai ressenti une certaine fierté d'avoir été remarquée par ce monsieur de Paris.

Puis l'hôpital a changé de colline et moi, j'ai perdu mes amis et mes visiteurs. Je suis devenue étrangement calme, beaucoup trop. Même la morgue, installée à mes pieds, était calme. Les araignées – qui, au demeurant, ne m'embêtent pas – ont commencé partout à tisser : c'est beau une toile d'araignée éclairée par la lumière jaune ou rouge d'un vitrail. Les pigeons les ont rejointes ; ils sont venus en passant par les trous des vitraux. Au début, ils s'arrêtaient sur le bord de la fenêtre puis, ils sont devenus hardis et se sont mis à circuler en passant en plein vol de l'intérieur à l'extérieur et vice-versa : de vrais petits avions rapides. Il faut vous dire qu'ils avaient fait leur nid sous ma charpente et leurs petits étaient exigeants. J'aimais écouter leurs roucoulements, surtout celui du mâle quand il fait sa cour auprès d'une belle.

Je ne m'embêtais pas mais comme je regrettais mon temps passé ! Il n'y avait plus personne qui montait mes marches et ouvrait ma porte. Malgré mes pigeons et mes araignées, je trouvais le temps long, très long, infiniment long et je redoutais l'éternellement long.

Je me suis endormie...

Un après-midi, bien longtemps après, j'ai ouvert un œil. J'avais senti un courant d'air frais, tout en haut, au ras du plafond et je trouvais cela agréable. Trois personnes circulaient sous mon transept. Elles sont reparties. D'autres sont venues et m'ont nettoyée depuis le haut jusqu'en bas. Puis un marteau-piqueur, puis des scies, puis des drôles d'engins à quatre roues ont circulé sur mes pavés et tous se sont occupés de me remettre en beauté car j'avais pris un coup de mal-propre pendant mon sommeil. Les travailleurs faisaient attention de ne rien abîmer. Ils me paraissaient très soigneux. J'avais confiance. Parfois l'un d'entre eux chantait, parfois il mettait de la musique. J'avais été élevé au Grégorien et je ne comprenais pas bien leurs chants mais j'étais toutes ouïes ouvertes.

Qu'est-ce que ces personnes ont travaillé ! J'en suis toute retournée de retrouver ma modeste splendeur comme quand le monsieur de la capitale est venu m'inscrire sur son grand livre.

Ce qui me plaît aussi, c'est que je recommence à avoir des visiteurs. Il y a toujours les travailleurs mais ils préfèrent venir quand il ne fait pas trop froid et je les comprends. Ma toiture a des trous qui laissent passer vent et pluie. Mais il y a aussi ceux qui viennent rien que pour moi : des gens qui cherchent le souvenir de leur maman, d'autres qui me parlent de leurs parents qui ont foulé mes pavés, de leurs soucis aussi. Je les écoute bien attentivement et je murmure à l'oreille de la Vierge, le soir, toutes leurs demandes.

Vous voyez, c'est un peu comme avant et cela me va bien.

Mais il y a quelque temps, je dois vous en faire la confidence, j'ai eu une grosse frayeur : je n'arrivais plus à soutenir mon ossature en bois, elle glissait vers mes pavés. Ce que j'ai eu peur. Je me suis arc-boutée et j'ai espéré du secours. Mes amis, les ouvriers, ont senti mon inquiétude. Ils ont alerté beaucoup de monde. Très vite, enfin disons aussi vite qu'ils ont pu, des compagnons sont venus et m'ont aidée à soutenir ma carcasse. Je l'avais peut-être oublié, mais je suis une vieille de 300 ans. C'est le problème : chapelle ou pas chapelle, je suis une vieille de 300 ans.

J'étais heureuse et soulagée, mais inquiète quand même de ces ans qui passent en me mettant en danger. Quelle sera la prochaine fantaisie de ma carapace ? Moi qui étais dans mon insouciance près de l'éternité, je suis voisine de la Vierge, ne l'oubliez pas, je n'avais pas réalisé que je devais vieillir.

Je fais confiance à mes ouvriers. Ils sont d'ailleurs de plus en plus nombreux. Samedi dernier,

ils sont venus en soirée. Ils ont dit à la Vierge de jolis mots. Ils ont allumé plein de bougies et de guirlandes. Dans ma chapelle, c'était partout nuit et lumière. J'étais fière d'eux.

Ils ont eu l'idée de me donner de la compagnie, idée superbe que celle de me donner des amis à demeure. J'ai maintenant près de moi, les missionnaires hommes et femmes de tous les hameaux et villes du Finistère. Ils commencent à arriver par petits groupes. J'aime discuter avec eux, ils me transmettent leur enthousiasme, et cela me va bien car c'est contagieux l'enthousiasme. Elle va certainement m'aider à supporter ma vieillesse. Ils me parlent de leur pays de naissance, de leurs parents et amis et aussi, et même plus longuement, du pays où ils ont été envoyés en mission. La nuit dernière, je suis allée au Japon avec le Père Jean-Marie. Il était né à Plougastel-Daoulas en 1850. Au Japon, il se dévoua pour les lépreux, cela lui valut de recevoir une décoration en 1906 du gouvernement impérial de là-bas. Je trouve que c'est une belle aventure. Il a senti que je prenais du plaisir à l'écouter : il le dira certainement à ses collègues.

Vous voyez, la vie revient tout doucement. Les ouvriers m'ont fait comprendre qu'ils voulaient continuer à s'occuper de moi. Ils ont des idées qui ressemblent à mes besoins. J'écoute attentivement. Ils parlent de peinture, de toiture, de ma charpente. Je suis assez fière de cette partie de moi : tous ceux qui l'ont visitée, disent qu'elle est belle ma charpente. Les ouvriers disent qu'ils auront besoin de beaucoup d'argent pour ma rénovation. Personnellement, je n'aime pas ce mot, «rénovation»? Et l'argent, le trouveront-ils ? A Paris, pour la belle cathédrale qui a été gravement endommagée par le feu il y a quelques temps, je sais qu'ils en trouveront pour la remettre en état. Mais ici, à Quimper en Finistère, me trouvera-t-on suffisamment intéressante pour me maintenir debout ? Il va en falloir un temps ! Mais je ne vais pas me laisser oublier de nouveau. J'ai ma petite idée pour aider les ouvriers. Tous les soirs, les cloches de la belle cathédrale de Quimper sonneront l'angélus et je leur demanderai d'annoncer : « Pense à aider les ouvriers, pense à aider les ouvriers, pense à aider les ouvriers ».

Malgré ma vieillesse mais avec mon enthousiasme retrouvé, je vous serre tous dans mes bras.

La petite chapelle de la colline.